**Jean de La Fontaine, *Fables*, 1678, IX, « Discours à Madame de La Sablière »**

|  |  |
| --- | --- |
| 1.5.10.15.20.25.30.35.40.45.50.55.60.65.70.75.80.85.90.95.100.105.106.110.115.120.125.130.135.140.145.150.155.160.165.170.175.180.185.190.195.200.205.210.215.220.225.230.235. | Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé ;Mais vous avez cent fois notre encens refusé,En cela peu semblable au reste des mortelles,Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,Le Nectar que l'on sert au maître du Tonnerre,Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;D'autres propos chez vous récompensent ce point, Propos, agréables commerces,Où le hasard fournit cent matières diverses : Jusque-là qu'en votre entretienLa bagatelle a part : le monde n'en croit rien.Laissons le monde et sa croyance. La bagatelle, la science,Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens Qu'il faut de tout aux entretiens :C'est un parterre, où Flore épand ses biens ;Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose, Et fait du miel de toute chose.Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvaisQu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits De certaine PhilosophieSubtile, engageante, et hardie.On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non Ouï parler ? Ils disent donc Que la bête est une machine ;Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps. Telle est la montre qui chemine,À pas toujours égaux, aveugle et sans dessein. Ouvrez-la, lisez dans son sein ;Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde. La première y meut la seconde,Une troisième suit, elle sonne à la fin. L'objet la frappe en un endroit ; Ce lieu frappé s'en va tout droit,Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.L'impression se fait, mais comment se fait-elle ? Selon eux, par nécessité, Sans passion, sans volonté. L'animal se sent agitéDe mouvements que le vulgaire appelleTristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle, Ou quelque autre de ces états.Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.Voici de la façon que Descartes l'expose ;Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieuChez les Païens, et qui tient le milieuEntre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'hommeLe tient tel de nos gens, franche bête de somme.Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.Sur tous les animaux, enfants du Créateur,J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.Or vous savez, Iris, de certaine science, Que, quand la bête penserait, La bête ne réfléchirait Sur l'objet ni sur sa pensée. Vous n'êtes point embarrasséeDe le croire, ni moi. Cependant, quand aux bois Le bruit des cors, celui des voix,N'a donné nul relâche à la fuyante proie, Qu'en vain elle a mis ses efforts À confondre et brouiller la voie,L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,En suppose un plus jeune, et l'oblige par forceÀ présenter aux chiens une nouvelle amorce.Que de raisonnements pour conserver ses jours !Le retour sur ses pas, les malices, les tours, Et le change, et cent stratagèmesDignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort ! On le déchire après sa mort ; Ce sont tous ses honneurs suprêmes. Quand la Perdrix Voit ses petitsEn danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille,Elle lui dit adieu, prend sa volée, et ritDe l'Homme, qui confus, des yeux en vain la suit. Non loin du Nord il est un monde Où l'on sait que les habitants Vivent ainsi qu'aux premiers temps Dans une ignorance profonde :Je parle des humains ; car quant aux animaux, Ils y construisent des travauxQui des torrents grossis arrêtent le ravage,Et font communiquer l'un et l'autre rivage.L'édifice résiste, et dure en son entier ;Après un lit de bois, est un lit de mortier.Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.La république de PlatonNe serait rien que l'apprentieDe cette famille amphibie.Ils savent en hiver élever leurs maisons, Passent les étangs sur des ponts, Fruit de leur art, savant ouvrage ; Et nos pareils ont beau le voir, Jusqu'à présent tout leur savoir Est de passer l'onde à la nage.Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,Que je tiens d'un Roi plein de gloire.Le défenseur du Nord vous sera mon garant ;Je vais citer un prince aimé de la victoire ;Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman ;C'est le Roi polonais. Jamais un Roi ne ment. Il dit donc que, sur sa frontière,Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :Le sang qui se transmet des pères aux enfants En renouvelle la matière.Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard, Jamais la guerre avec tant d'art Ne s'est faite parmi les hommes, Non pas même au siècle où nous sommes.Corps de garde avancé, vedettes, espions,Embuscades, partis, et mille inventionsD'une pernicieuse et maudite science, Fille du Styx, et mère des héros, Exercent de ces animaux Le bon sens et l'expérience.Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait Rendre Homère. Ah s'il le rendait,Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure !Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la naturePeut par les seuls ressorts opérer tout ceci ; Que la mémoire est corporelle,Et que, pour en venir aux exemples divers Que j'ai mis en jour dans ces vers, L'animal n'a besoin que d'elle.L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin Chercher, par le même chemin, L'image auparavant tracée,Qui sur les mêmes pas revient pareillement, Sans le secours de la pensée, Causer un même événement. Nous agissons tout autrement, La volonté nous détermine,Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ; Je sens en moi certain agent ; Tout obéit dans ma machine À ce principe intelligent.Il est distinct du corps, se conçoit nettement, Se conçoit mieux que le corps même :De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ? Mais comment le corps l'entend-il ? C'est là le point : je vois l'outilObéir à la main ; mais la main, qui la guide ?Eh ! qui guide les Cieux et leur course rapide ?Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore :On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;Et, s'il faut en parler avec sincérité, Descartes l'ignorait encore.Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux Dont je viens de citer l'exemple,Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.Aussi faut-il donner à l'animal un point Que la plante, après tout, n'a point. Cependant la plante respire :Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?Deux Rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un Œuf.Le dîné suffisait à gens de cette espèce !Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf. Pleins d'appétit, et d'allégresse,Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,Quand un Quidam parut. C'était maître Renard ; Rencontre incommode et fâcheuse.Car comment sauver l'Œuf ? Le bien empaqueter,Puis des pieds de devant ensemble le porter, Ou le rouler, ou le traîner,C'était chose impossible autant que hasardeuse. Nécessité l'ingénieuse Leur fournit une invention.Comme ils pouvaient gagner leur habitation,L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,L'un se mit sur le dos, prit l'Œuf entre ses bras,Puis, malgré quelques heurts, et quelques mauvais pas, L'autre le traîna par la queue.Qu'on m'aille soutenir après un tel récit, Que les bêtes n'ont point d'esprit. Pour moi si j'en étais le maître,Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître. Par un exemple tout égal, J'attribuerais à l'animalNon point une raison selon notre manière,Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :Je subtiliserais un morceau de matière,Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,Quintessence d'atome, extrait de la lumière,Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encorQue le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,La flamme en s'épurant peut-elle pas de l'âmeNous donner quelque idée, et sort-il pas de l'orDes entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrageCapable de sentir, juger, rien davantage, Et juger imparfaitement,Sans qu'un Singe jamais fit le moindre argument. À l'égard de nous autres hommes,Je ferais notre lot infiniment plus fort : Nous aurions un double trésor ;L'un cette âme pareille en tout tant que nous sommes, Sages, fous, enfants, idiots,Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges Commune en un certain degré Et ce trésor à part crééSuivrait parmi les airs les célestes phalanges,Entrerait dans un point sans en être pressé,Ne finirait jamais quoique ayant commencé : Choses réelles quoique étranges. Tant que l'enfance durerait,Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait Qu'une tendre et faible lumière ;L'organe étant plus fort, la raison percerait Les ténèbres de la matière, Qui toujours envelopperait L'autre âme imparfaite et grossière. |